Lacan Quotidien



 N° 786 – Mardi 18 septembre 2018 – 08 h 33 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Choisir nous revient

EN AVANT

Éditorial

Allemagne, année soixante-trois par Anaëlle Lebovits-Quenehen « Les enfants étaient dans la rue » par Ariane Chottin



ÉDITORIAL

Anaëlle Lebovits-Quenehen

Allemagne, année soixante-trois

Il y a soixante-trois ans, l'Allemagne capitulait après des années d'une guerre qui vit la technique et la haine sceller une alliance inédite. Trois ans plus tard, Rosselini signait un film au titre resté dans les mémoires : *Allemagne*, *année zéro* (1). Le temps a passé. L'Allemagne, et plus précisément la ville de Chemnitz (près de laquelle un camp de concentration exista jadis), vient d'être le théâtre d'un pogrom visant les migrants de la ville.

Si Angela Merkel a rappelé que de tels actes étaient incompatibles avec l'État de droit, la chose laisse néanmoins un étrange sentiment de déjà-vu. Ce moment où des partisans de l'extrême droite allemande passent à l'acte en défiant les autorités de leur pays vient relativiser l'admiration que l'on portait jusqu'ici à la façon dont ce pays, ce pays entre tous, avait fait face aux heures les plus sombres de son histoire.

Qui est allé au musée Libeskind et au mémorial de Berlin n'a pu en effet qu'être frappé par l'authenticité des lieux, pudiques et pour cela évocateurs du désastre passé, propres à susciter le souvenir. Avec le Libeskind, les Allemands avaient fait mieux que tous les autres, mieux que Yad Vashem même (du moins dans sa seconde version).

Tandis donc qu'hier encore on citait l'Allemagne en exemple, voilà aujourd'hui le pays rattrapé par ses vieux démons. Il faut certes distinguer ce qui se joue en ex-RDA et en ex-RFA. L'amnésie qui envahit l'Europe semble avoir ses régions d'élection et l'ex-RDA en fait incontestablement partie. Au même moment toutefois, deux policiers bavarois étaient suspendus pour avoir fait le salut nazi dans une brasserie... La chasse à l'homme de Chemnitz rappelle en tout cas à qui l'ignorerait encore ce qu'il advient de ceux qui font tache dans le décor quand l'extrême droite a le champ libre.

Que peut-on déduire de son retour sous cette forme et en ce lieu ? D'abord peut-être que les mémoriaux et autres productions devant servir au devoir de mémoire ont une incidence limitée sur la course du temps. Le devoir de mémoire, ses monuments, camps témoins, stèles et autres musées, quels que soient par ailleurs leur mérite, ne font pas tout, loin s'en faut. Le temps passe et ces monuments ne toucheront bientôt plus que ceux qui sont prêts à se laisser toucher. Les autres passeront leur chemin sans se sentir visés. Tel le savoir pris dans la logique du discours universitaire où un savoir en vaut bien un autre, la mémoire morte en vaut une autre. En effet, la mémoire des bourreaux vaut semble-t-il aujourd'hui celle des victimes, celle des vainqueurs vaut celle des vaincus.



Mais il y a plus étonnant. Si cette remémoration ne peut rien, ou si peu, contre la pulsion de mort, quid des œuvres d'art? Le film Shoah (2) (pour ne citer que lui) autorise-t-il vraiment le retour des pogroms? Ce film, son existence seule, permet-elle l'indifférence à l'extrême droite qui gagne pourtant du terrain partout en Europe? En évoquant Shoah, nous ne parlons pas d'une œuvre de mémoire, mais d'une œuvre qui fit justement trou dans la mémoire collective, touchant ceux qui l'avait vue, telles ces œuvres rares qui marquent corps et âme, contraignant chacun à se situer, à radicaliser sa position (3).

On a pu trouver étonnant que Claude Lanzmann affirme ne pas croire à la menace que constituait la montée de l'extrême droite en France. Mais peut-être l'auteur de *Shoah* peinait-il à considérer ce phénomène impliquant que même une œuvre aussi importante que la sienne – car il en savait l'importance – ne pouvait endiguer le retour des partisans de la haine. Les néo-nazis et autres aspirants au fascisme qui peuplent à nouveau l'Europe, de Rome à Berlin (ancien Axe) en passant par Paris, n'ont certainement pas vu *Shoah*. On en a des indices.

Enfants ou petits-enfants de bourreaux et/ou de victimes, nous voici tous convoqués par ce qui se passe ces temps-ci, à Chemnitz et ailleurs. C'est au point que certains font comme s'il ne se passait rien. Trois générations après celle qui a connu la guerre, ces trois générations dont Lacan relève la compacité (4), il y a certes ce qui s'est oublié, perdu, ce qui est resté derrière nous (5), et il y a ce qui s'est transmis, par des mots et des silences empreints d'une jouissance palpable et passant des parents aux enfants, puis aux enfants de leurs enfants.

Et puis, il y a les choix que chacun fait, certainement pas *ex nihilo*, certainement pas affranchis de son histoire propre, ni de l'histoire de ceux qui l'ont précédé dans les générations. Si une analyse éclaire les enjeux du passé propre à chacun, esquissant ses contours, dessinant ses arêtes, elle permet aussi de relever les choix qui transcendent en quelque façon cette histoire pour ne pas nous laisser nous y consumer dans quelques insondables répétitions ou oppositions.

Le genre de choix dont nous parlons ici est, pourrions-nous dire, un choix d'avant le choix, un choix dicté par un mode de jouir, par un ethos plus que par la raison. Lorsque c'est ce choix d'avant le choix qui s'exprime, il répond dans l'instant, sans prendre le temps de la réflexion, sans calcul préalable. Qu'on se réfère seulement pour s'en convaincre au formidable texte avec lequel Jacques-Alain Miller ouvrait Le Réel de la vie, texte dans lequel les paroles que Lacan lui adressait un jour sont transcrites. Lacan y fustige Staline et son hésitation à entrer en guerre contre l'Allemagne nazie après l'offensive allemande sur le front de l'Est. Cette hésitation de Staline, Lacan la lit comme une démonstration de ce que, fondamentalement, Staline n'éprouvait pas la nécessité d'en finir avec Hitler qui venait pourtant de rompre le pacte germano-soviétique : « Et son hésitation à répondre, son incertitude sur ce qui devrait être fait non pas dans l'heure même, ni dans la minute même, ni même dans la seconde, mais dans sa pensée instantanée, montre qu'il était foncièrement lâche » (6). Les néo-nazis d'ex-RDA qui se sentent aujourd'hui pousser des ailes sont sans doute aussi les héritiers de ce trop long instant au cours duquel l'Histoire suspendit son vol. L'actuel président de toutes les Russies et ses partisans, admirateurs de Staline s'il en fut, en sont peut-être bien eux aussi les héritiers, plus qu'ils ne le croient.



Nous évoquons l'Allemagne. Nous avons mentionné l'Italie et la Russie. Mais que dire de la France ? De quel passé est-elle elle aussi l'héritière sinon de celui de la Résistance, de la Collaboration et de leurs improbables noces dans la réconciliation nationale ? La réconciliation nationale fut une fiction pragmatique et raisonnable qui permit aux Français de retrouver la paix après quatre ans d'une guerre qui les avait usés. Mais, et c'est l'un des mérites du dernier film d'Emmanuel Finkiel (7) que de le montrer, la réconciliation nationale permit aussi à ceux qui bousculaient, insultaient et crachaient sur les résistants menottés,

fraîchement arrêtés sous leurs yeux un jour par la police française, d'accueillir, dès le lendemain, les Américains, dans la liesse générale, au côté de la même police française. Et cela, bien souvent, sans peur ni reproche. Sans honte. Il n'est pas exclu que cette fiction pragmatique et utile ait elle aussi laissé quelques traces sur les temps que nous vivons. Comme si, par une sorte de réductionnisme, l'outil politique de la réconciliation autorisait à penser que collaboration et résistance étaient des choix conciliables ou réconciliables.

Il y a donc ce passé qui nous leste et les choix qu'il nous reste à faire. Il y a ce dont on hérite et ce qu'on en fait, ce qui nous entoure, nous marque et la liberté requise par notre responsabilité, pas l'un ou l'autre, pas l'un sans l'autre. Le discours analytique subvertit l'alternative entre liberté et déterminisme que les philosophes n'auront peut-être jamais fini de débattre.

Reconnaissons pour finir que, d'exactions en faits divers, on s'habitue déjà à voir la haine gagner chaque jour du terrain. Déjà nous attendons les prochains surgeons de ces discours qui tuent (8). Car ils viendront. On le sait. Mais on a beau s'habituer, ils continuent de faire effraction.

- 1 : Rosselini R., Allemagne année zéro (Germania anno zero), Italie 1848.
- 2: Lanzmann Cl., Shoah, France 1985.
- 3 : Sur cette œuvre, voir le commentaire de G. Wajcman, L'objet du siècle, Verdier Poche, 2012. C'est à Gérard Wajcman et à l'un de ses séminaires de recherches au Département de psychanalyse de Paris 8 que nous devons notre intérêt pour quelques lieux de mémoire exceptionnels, notamment en Allemagne.
- 4 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 346 : « il n'y a pas besoin, pour situer la configuration du désir chez un sujet, de remonter dans une récurrence à perpète jusqu'au père Adam. Trois générations suffisent ».
- 5 : Sur ce qui se perd dans les générations, voir mon article « Impossible donc exigible », dans *Ornicar ?* n° 52, novembre 2018, à paraître.
- 6 : Lacan, propos rapportés par Regnault Fr., « Vos paroles m'ont frappé... », La Movida Zadig, n°1, Le Réel de la vie, p. 6 ; c'est nous qui soulignons.
- 7 : Finkiel E., La douleur (d'après le roman de M. Duras), France 2018.
- 8 : « Les discours qui tuent » est le titre du prochain Forum européen Zadig en Belgique, 1er décembre 2018, présentation <u>ici</u>



Forum européen

Zadig en Belgique

Ecole de la Cause Freudienne New Lacanian School EuroFédération de Psychanalyse Avec le RIS de l'Université St Louis-Bruxelles 1.12.18



Retrouver sur l'Hebdo-blog

Lire l'argument

S'inscrire



« Les enfants étaient dans la rue »

par Ariane Chottin

En 1983, Rachid Taha et trois jeunes musiciens surgissent sur la scène musicale. Ils ont appelé leur groupe Carte de séjour (1). Le nom du groupe, c'est leur trouvaille à l'heure où la percée du Front National et les discours qui mèneront aux lois Pasqua s'érigent en réponse à la régularisation des sans-papiers. Carte de séjour pour riposter à ces « discours qui tuent » dont l'émergence gangrène la politique, c'est la carte qu'ils jouent et qu'ils font sonner, par le chant, par la langue et la subversion qu'elle permet, et par ce mode si particulier qu'a la musique de tirer l'oreille.

À la relecture de la conférence « Comment se révolter ? » (2) prononcée par Jacques-Alain Miller en 2010, se pose pour moi la question de savoir si Rachid Taha était un révolté.

La révolte est du registre de l'émotion, elle se joue « dans l'instant », elle est un « saisissement », un « non instantané », note J-A. Miller. Cette émotion et ce non vibrent sans aucun doute dans la façon dont le groupe s'est avancé alors et a rendu visible, dans le saisissement de sa jeunesse, dans l'instant de son apparition, « la rencontre d'un impossible à supporter » : l'impossible à supporter, pour ces immigrés de la deuxième génération, de l'humiliation et du rejet de l'étranger, d'une ségrégation qui laisse voir son visage et attise la haine.

L'art que ces musiciens ont choisi pour « rompre l'inertie de toute patience », l'art populaire de la chanson qui a porté à son incandescence cet impossible à supporter, va faire éclore la pointe de la révolte comme un bourgeon. Ils connaîtront un immense succès avec la reprise de la chanson de Charles Trenet *Douce France* qui deviendra l'étendard de la « marche des Beurs » – laquelle portait la revendication d'une carte de séjour de dix ans et du droit de vote pour les immigrés.

Le groupe se dissout, Rachid Taha continue. Il poursuit sa révolte, métisse rythmes et langues, entre rock et châabi, arabe et français, au fil des rencontres. Ses disques, qui se diffusent de la France à l'Algérie, relient les générations. Sa musique emporte, illumine, fait danser, elle a la puissance d'un envoûtement – la révolte est « un ravissement », nous dit J-A. Miller – tandis que ses prises de positions qui excluent préjugés, communautarisme et consensus de circonstances la préserve du folklore. S'il déclare « préférer militer à travers sa musique », Rachid Taha fustige l'inertie des politiques qui se succèdent en France à l'égard des étrangers, mais aussi le traitement des femmes en Algérie, l'antisémitisme des pays arabes et clame son horreur des martyrs (3).

Ce choix de se démarquer de positions victimaires l'a sans doute protégé de « la structure en miroir » de la révolte que dégage J.-A. Miller – « je n'atteins l'autre qu'à me sacrifier moi-même », comme des récupérations triomphantes promptes à nourrir de nouvelles formes de ségrégations.

Ce révolté-là va tenir toute sa vie en équilibre sur un improbable montage temporel, où la subversion créatrice développera dans l'amplitude de la durée ses œuvres nombreuses, sur fond de l'impossible à supporter qui l'a saisi et dont il ne se dessaisira pas.

Dans les paroles de la chanson intitulée l'*Arabécédaire* (4), en hommage à Gilles Deleuze, il est dit : « Il n'existe pas d'infinitif en arabe [...] la conjugaison arabe comporte deux aspects principaux, l'accompli et l'inaccompli ». Le *Comment* de la révolte de Rachid Taha ne s'est-il pas joué là ? Entre l'accompli d'une œuvre travaillée au cœur de sa forme musicalemême par l'accueil de l'étranger, et l'inaccompli de cette révolte qui n'a cessé d'en éclairer l'intime complexité.

La conférence de J.-A. Miller mène jusqu'à « une révolte avertie... », après avoir déplié la boucle de la révolte, l'horizon du suicide, de la réversion ou du sacrifice qui la travaille. Cette révolte avertie interroge la distance avec l'intolérable et aborde l'impossible à supporter propre à chacun à partir de la *dé-coïncidence* — « l'impossible à supporter : c'est le vôtre, et chacun a le sien, qui ne coïncide avec le vôtre que par rencontre ». C'est là que pour moi l'art de Rachid Taha, sa musique, son chant se sont glissés.

Ceux qui éprouvent une révolte intérieure intense sont parfois amenés à demander une analyse. J.-A. Miller le rappelle : la révolte est « à respecter comme telle dans son sens et dans sa dignité », loin de toute idée de « *thérapier* le révolté ». Et il ajoute : « Se révolter de la bonne façon, c'est ce qu'on pourrait attendre d'un psychanalyste ». Aujourd'hui, cette conférence et son titre, « ces trois mots suivis d'un point d'interrogation [qu'il] lance comme une bouteille à la mer » résonnent avec le prochain Forum européen Zadig qui aura lieu à Bruxelles le 1^{er} décembre, où il s'agira de « produire un discours qui résiste et combat les discours qui tuent » (5).

Le titre du texte est extrait de L'Arabécédaire, chanson créée par Rachid Taha et Rodolphe Burger, album No Sport, 2008.

- 1 : Carte de Séjour est formé en 1980 par Rachid Taha, Djamel Dif, Mokhtar Amini, Mohamed Amini, et Éric Vaquer remplacé par Jérôme Savy.
- 2 : Miller Jacques-Alain, « Comment se révolter ? », conférence prononcée à l'université populaire du quai Branly à l'invitation de Catherine Clément, le 8 avril 2010, *La Cause freudienne*, n°75, 2010, p 212-217. Sauf mention différente, les citations sont extraites de ce texte.
- 3 : Cf. entretien de Rachid Taha avec Fabienne Pascaud en 2007, Télérama, 12 septembre 2018, disponible ici.
- 4: L'Arabécédaire, R. Taha & R. Burger, album No Sport, EMI Group, 2008.
- 5 : Présentation de Zadig en Belgique, Forum européen à l'Université de Saint Louis, Bruxelles, 1er décembre 2018, <u>ici</u>

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur 1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com , faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes: Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste: Luc Garcia.

Relectures: Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien: Nicolas Rose.

Secrétariat: Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif: Jacques-Alain Miller, président; Virginie Leblanc; Eve Miller-Rose.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI